



Moi avec mes parents et mon frère en 1953

Mon père Jacques Wolga (ou Volga) est décédé le 17 décembre 1987, il allait avoir 80 ans. Pendant toute sa vie, je l'ai connu souffrant, invalide, incapable de travailler. Il nous disait, à mon jeune frère Youri et à moi, avoir été obligé de quitter son pays natal, la Russie, à l'âge de 17 ans, à la fin de la révolution russe, puis avoir beaucoup souffert de la deuxième guerre mondiale. Après la guerre, il a rencontré à Paris notre mère Victoria (Vika) Tress, réfugiée elle aussi, et je suis né le 31 août 1948, alors qu'il avait près de 41 ans. De temps en temps il nous racontait des anecdotes sur son arrestation ou sur la Libération de Paris, ou des bribes de son histoire, toujours la même chose, il radotait, du moins c'est ce que je croyais. Je ne le prenais pas trop au sérieux et malheureusement je ne cherchais pas à en savoir plus. Les rares fois où je le questionnais, il s'égarait dans des détails, sautait du coq à l'âne. Au début j'étais trop jeune, et après j'étais tellement occupé ! Par mes études, puis par mon travail, et par ma propre famille...

En avril-mai 1964, il nous avait emmenés à Moscou et à Leningrad pour voir la famille qui lui restait. Il n'y avait que des femmes, dont sa vieille maman Nadine. J'ai appris plus tard que tous ses frères et cousins qui étaient restés en Russie étaient morts, soit en déportation au Goulag, soit des suites de leur déportation. En dehors de mon père, seul avait survécu un de ses cousins, Samuel, qui avait émigré tout jeune à New-York sans rien d'autre que les vêtements qu'il avait sur lui, et qui s'était fait une bonne situation là-bas. C'était notre « Oncle Sam d'Amérique », qui venait de temps en temps en France ou en Suisse. Mais c'est une autre histoire...

Je me souviens que plus tard, mon père avait emmené mon jeune frère en vacances en Corrèze, et que pour lui c'était comme un genre de pèlerinage. Puis en été 1968, il nous a emmenés tous les deux en vacances en Corrèze. Nous y sommes retournés en 1969, et c'est même là, par une belle nuit de juillet, que j'ai vu en direct à la télévision Neil Armstrong faire ses premiers pas sur la Lune. Mais je n'ai rien appris de plus sur l'histoire de mon père. Comme mon père habitait seul dans un appartement en location à Paris (ma mère avait divorcé d'avec lui), il m'avait dit de faire bien attention à tous ses « papiers » après sa mort, de ne pas les jeter, et de les lire.

Quand il est décédé, mon frère et moi habitions en Isère, et nous avons dû louer un fourgon pour aller à Paris, vider son appartement, déménager le peu de mobilier qu'il avait, ses quelques bibelots, ses nombreux livres d'art, et ses fameux « papiers » qu'il avait accumulés. C'étaient des centaines de notes griffonnées sur des bouts de papier, des brouillons, des documents officiels, des photocopies, des témoignages, des lettres, et un livre « *La lie de la terre* » d'Arthur Koestler que mon père m'avait recommandé de lire. Tous ces documents étaient dispersés. Mon frère m'a laissé m'en occuper. En les rassemblant et en les parcourant rapidement, j'ai pressenti qu'il y avait des choses importantes dans ces documents, mais je n'avais pas le temps de les lire, et je les ai tous mis à l'abri dans une vieille valise de mon père. Il y avait même des vieilles photographies de lui et de sa famille en Russie. Huit ans plus tard, au décès de ma mère en 1995, j'ai dû ouvrir



Jacques Volga, 1925

cette valise pour y rechercher son livret de famille. J'ai commencé à fouiller dans les documents de mon père, j'ai commencé à les lire, et j'ai passé une nuit blanche sans m'en rendre compte ! Je manipulais avec précaution ces vieux documents, ces photographies fragiles. Je sentais mon cœur battre dans ma poitrine et je l'entendais battre dans mes oreilles. J'étais captivé et en même temps comme sonné en comprenant quel homme il avait été. J'ai retrouvé une lettre que mon frère lui avait écrite après son premier séjour en Corrèze seul avec lui, et où il lui disait toute son admiration. Apparemment, il en savait plus que moi. J'ai trié les documents les plus importants et je les ai mis à l'abri dans une boîte, en me promettant de m'y replonger un jour pour reconstituer son histoire. Dès le lendemain matin, j'en ai parlé à Michelle ma femme qui m'a encouragé à mettre en valeur sa biographie, au moins pour la famille, et même à en faire un livre.

Après avoir lu qu'il avait été interné au camp de Rivesaltes, je m'y suis arrêté à cette époque au retour de vacances en Espagne pour voir les vieilles baraques sinistres à l'abandon dans cette étendue désolée, dans ce vaste camp clôturé dont on ne pouvait pas trouver l'entrée, le « camp Joffre » et cela m'a fortement impressionné de penser que mon père y avait passé plus de 5 mois, dont tout l'hiver 1941-42.

Vingt ans ont passé encore, et maintenant que j'ai 67 ans, que je suis en semi-retraite, j'ai senti l'urgence de faire ce travail. J'avais déjà commencé à contacter des associations de déportés et d'internés dans des camps français, des archives départementales, j'avais déjà fait quelques recherches sur internet, mais là j'ai rouvert cette fameuse boîte où j'avais rangé les documents importants et les photographies, et je me suis mis enfin à reconstituer et à écrire l'histoire de mon père en recoupant les dates marquantes de sa vie avec des événements historiques.

À mon père,

À mon père, Jacques, Jacob, Yacov, Yacha.

À mon père le réfugié russe, l'apatride, qui avait hérité de ses ancêtres le nom de ce fleuve majestueux, la Volga.

A mon père qui quitta sa Russie natale pour fuir la dictature communiste,

et qui traversa l'Europe à pieds pendant presque un an pour se réfugier en France, pour y trouver une nouvelle vie.

A mon père l'insoumis, le combattant, le résistant, l'interné, torturé, spolié, humilié,

cette lettre est un hommage à sa mémoire.

Son père Daniel Samuel était meunier, il mourut d'une pneumonie après avoir dû marcher longtemps dans la neige par un terrible froid d'hiver russe. Il était propriétaire de son moulin, de son outil de production, et avait des employés. C'était suffisant pour être du mauvais côté... Sa mère Nadine Giline survécut à la révolution et à la guerre. Mon père arriva en France en 1925, à la fin de la prise du pouvoir en Russie par les communistes.

Il travailla dans la publicité puis s'est inscrit à l'Ecole des Arts Décoratifs à Paris, en section architecture, le 11 février 1928 et il y étudia pendant trois années, puis il commença une carrière artistique en Allemagne de 1931 à 1933, pendant la période de la république de Weimar, profitant de l'ouverture culturelle et artistique de l'Allemagne avec le mouvement *Bauhaus*. Il commençait à avoir une certaine renommée, et exposait ses tableaux à Paris et à Berlin. À l'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933, il revint à Paris, puis partit au Portugal en 1934-35, et revint en France pour continuer à peindre à Paris et en Provence. À l'âge de 32 ans, il voulut combattre les nazis et il choisit de renoncer à sa carrière artistique pour être admis comme engagé volontaire étranger dans l'armée française. C'était la période de « *la drôle de guerre* », une guerre de position où la France observait l'ennemi, retranchée derrière sa ligne Maginot. Mais il fut exempté en 1937 et en 1939 à cause d'une santé jugée fragile.

Au printemps 1940, les menaces d'invasion allemande se faisant de plus en plus précises, mon père fut incorporé « sur sa demande » dans l'armée française le 9 mai 1940 comme canonnier dans l'artillerie. À partir de ce moment ses papiers militaires indiquent qu'il est de nationalité française. Avant de partir, il déposa tous ses biens dont des tableaux personnels et d'autres tableaux de valeur, chez un ami juif, Monsieur Turyn, ne se doutant pas que Paris allait être occupé, et tous ses biens furent raflés par les allemands. Le lendemain de son incorporation, le 10 mai 1940, l'Allemagne déclencha la percée des Ardennes réputées infranchissables, là où il n'y avait pas de ligne Maginot, et la guerre commença pour de bon.

Puis arriva l'armistice du 22 juin 1940, et mon père fut démobilisé le 5 août 1940. Suite à l'ordonnance allemande du 27 septembre 1940 obligeant les juifs à se faire recenser dans les commissariats de police, il passa clandestinement en zone non-occupée et arriva à Sospel puis le 2 novembre 1940 à Nice où il trouva du travail au Génie Militaire. Il était insoumis et refusait de se faire recenser en tant que juif, et il considérait qu'accepter de porter l'étoile jaune était dégradant et que c'était une grave erreur. Cela lui a probablement sauvé la vie et lui a permis de survivre à la guerre et de devenir mon père.

De Nice il essaya de continuer à combattre les nazis en établissant des contacts avec les forces de la France Libre à Londres, ou avec une des armées alliées. Le 22 juin 1941, l'Allemagne rompit le pacte germano-soviétique et envahit l'URSS. Alors qu'il avait fui sa Russie natale devenue communiste, mon père écrivit à l'ambassade d'URSS à Vichy le 28 juin 1941, car il était prêt à rejoindre l'Armée Rouge pour « accomplir son devoir envers la Patrie ».

Cette lettre fut interceptée par la censure de Vichy, et il fut arrêté à son domicile par la police de Nice le 16 ou le 17 juillet 1941, puis relâché par un policier sympathisant à sa cause, et arrêté à nouveau par la gendarmerie de Nice le 4 novembre 1941 « *en vertu de la note N° 808/4-1 en date du 22 octobre 1941 délivrée par M. le Conseiller d'Etat, Préfet des Alpes Maritimes, Bureau de Police, 4° division, qui prescrivait de le conduire au Centre d'hébergement de Rivesaltes (P.O.) Procès-verbal N°3509 de la brigade de Nice en date du 4 Novembre 1941.* » Les documents cités n'ont pas pu être retrouvés, la gendarmerie de Nice ayant détruit volontairement ses archives en janvier 1952. Il avait été déchu de sa nationalité française par les autorités vichyssoises et inscrit comme apatride. En effet, la fiche des archives départementales des Pyrénées Orientales concernant mon père indique que la mention de sa nationalité française a été rayée et remplacée par la mention « *apatride* ».



Lettre reçue à Rivesaltes

Il réussit à cacher son identité juive en se déclarant de religion orthodoxe mais fut interné comme résistant à la prison de Nice, puis transféré comme prévu au camp de concentration de Rivesaltes où il séjourna du 8 novembre 1941 jusqu'au 16 avril 1942 (attestation de la Préfecture des Pyrénées Orientales), sous le matricule 12959, dans les îlots KH, F et Y-14. C'était l'époque où le camp était le plus surpeuplé, avec 21 000 internés pour 18 000 places. Il y avait beaucoup souffert du froid pendant l'hiver, mais ce qui l'attendait dans les autres lieux d'internement où il a été transféré par la suite allait être bien pire...

À partir du 16 avril 1942, il fut transféré dans les camps de Barcarès puis de Mont-Louis (Pyrénées-Orientales) jusqu'au 6 juin 1942, puis il fut incorporé dans des Groupements de Travailleurs Étrangers (GTE) ou dans des compagnies disciplinaires de travailleurs étrangers, à Oradour-sur-Glane (Haute-Vienne) de juin à août 1942, puis à Egletons (Corrèze) de septembre à novembre 1942. Le 11 novembre 1942, l'Allemagne occupa la zone libre, et mon père fut interné pendant 3 mois très pénibles au cachot-bagne du camp disciplinaire du château de Lamothe à La Tourette en Corrèze (près d'Ussel), où il passa l'hiver 1942-43, pour s'être caché avant le départ d'un convoi en partance pour l'Allemagne, et pour avoir refusé de travailler pour les allemands. Il y a subi des tortures infligées par les militaires français qui gardaient le camp (commandés par le capitaine Boisson, connu pour sa cruauté), comme d'être enchaîné dehors à un arbre, dévêtu, exposé au froid pendant toute une nuit, ou frappé avec des chaînes, selon le témoignage très détaillé d'une agricultrice voisine du château nommée Germaine Bascoulergue, elle-même résistante.

Du 24 février 1943 au 26 mars 1943 il fut interné au camp du Vernet d'Ariège (attestation de la Préfecture de l'Ariège), dans la baraque 22 du quartier B (section des condamnés politiques), dont parle Arthur Koestler dans son livre « *La lie de la terre* ». Le 26 mars 1943, il écrivait à son ami parisien Charles Dollfus (l'aéronaute) qu'il ignorait vers quelle destination il partait, peut-être en Allemagne, et qu'il redoutait ce qui allait lui arriver :

« *Je suis préparé à beaucoup mais pas à tout. (...) Je puis s'il le faut endurer tout, mais je ne pourrai agir contre ma conscience.* »



Carte d'appartenance aux FFI,
Forces Françaises de l'Intérieur



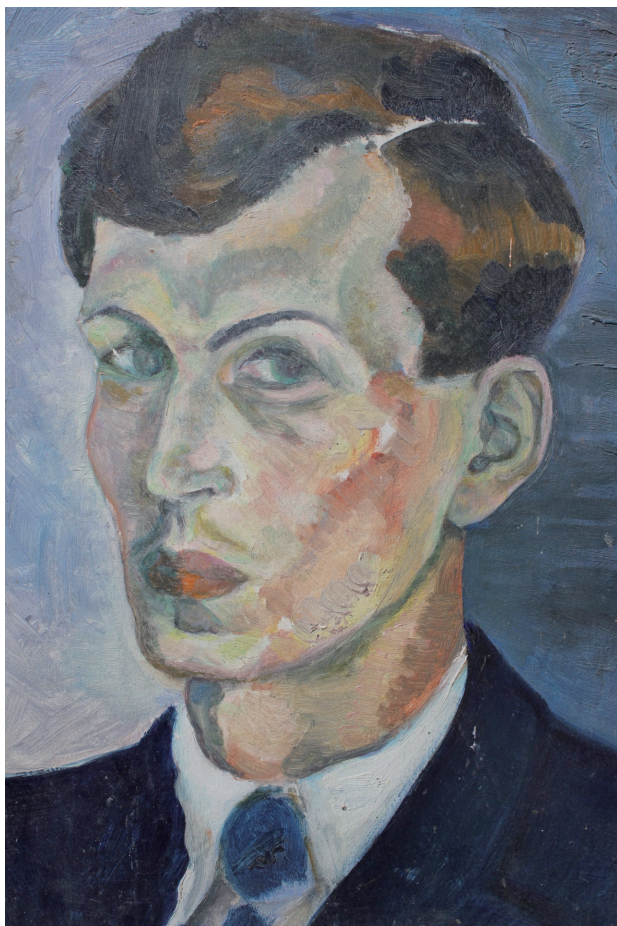
Devant un avion de l'escadrille Normandie-Niemen
reconnaisable à son éclair blanc

En fait, il fut envoyé dans un camp allemand de l'organisation Todt au Verdon-sur-Mer (Gironde) pour travailler à la construction du mur de l'Atlantique. Les conditions de travail y étaient très éprouvantes, jusqu'à 24 heures par jour avec seulement une heure de repos après 12 heures de travail continu et souvent un seul repas par jour. Il a raconté à mon frère comment il incorporait de l'herbe séchée au béton utilisé pour la construction des blockhaus pour le fragiliser. Dans ce camp il subit à la fin du mois de mai un grave traumatisme crânien, qui entraîna un hématome sous-dural bilatéral chronique, diagnostiqué et opéré seulement en 1954.

Lorsque deux agents de la Gestapo déguisés en civils découvrirent qu'il était juif au début du mois d'août 1943, il fut enfermé à la prison du camp dont l'entrée était surmontée d'un grand panneau ironique, « soigneusement et joliment peint à l'huile : *Villa Paradis* », en attendant son transfert en Allemagne. Par miracle il réussit à s'en évader et se réfugia clandestinement le 26 août 1943 chez ses amis à Paris, notamment Charles Dollfus et Jacques Vanuxem (je me souviens bien de ce dernier). Malgré un état de santé très précaire suite aux sévices subis pendant sa captivité, il s'engagea dans les FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) du 19 au 28 août 1944, participa à la libération de Paris, et il fut mobilisé à nouveau dans l'armée le 30 novembre 1944 avec le grade de sous-lieutenant et la nationalité française. Du 25 juin 1945 au 16 août 1945, il fut détaché auprès de l'escadrille franco-russe « Normandie-Niemen », puis il fut affecté à Meaux. Il resta officier de réserve après sa démobilisation le 15 mars 1946.

À cause de la dénutrition et des sévices subis pendant la guerre, il garda des séquelles importantes qui ont définitivement ruiné sa carrière artistique, qui était très prometteuse avant la guerre. Ses documents militaires attestent qu'il avait acquis la nationalité française, et des documents civils attestent qu'il était « déporté politique », ou « insoumis dissident, spolié, et évadé en cours de déportation ». Cela lui permit d'être prioritaire pour obtenir après la Libération le droit d'habiter un appartement réquisitionné situé au 117 boulevard Saint-Michel (Paris 5^{ème}) où il resta jusqu'à la fin de sa vie, et où j'ai vécu jusqu'à l'âge de 16 ans. Mais ses documents civils après la guerre en ont fait un « réfugié soviétique » ou un « apatride » ou un « réfugié russe ».

En effet, il fut humilié, après la fin de la guerre, lors de sa demande de reconnaissance et de sa demande de pension militaire en tant qu'interné résistant auprès du Ministère des Anciens Combattants. C'est pour cela qu'il avait accumulé un si grand nombre de documents qui m'ont permis de reconstituer sa biographie. On lui refusa le titre d'interné politique ou d'interné résistant, alors qu'il avait été un résistant de la première heure, contrairement à beaucoup d'autres qui s'étaient ralliés à la résistance à la fin de la guerre, alors qu'il avait refusé de se soumettre et de travailler pour les allemands, et qu'il en avait payé le prix fort. Il en a beaucoup souffert. On lui retira la nationalité française acquise dans l'armée, et on lui reprocha même de l'avoir usurpée, en contradiction avec tous les documents et témoignages fournis, d'avoir usurpé son grade de sous-lieutenant, d'être incapable d'apporter la preuve de son engagement volontaire dans l'armée française, de son internement pour raisons politiques, et de son engagement dans la résistance. On mettait même en doute sa



Autoportrait après la guerre

moralité ainsi que son arrestation ou «soi-disant arrestation» du 4 novembre 1941 parce qu'il ne pouvait pas en fournir la preuve écrite ! On ne tint aucun compte du fait que la gendarmerie de Nice avait détruit ses archives en 1952.

Dégoûté par les autorités de la France qu'il avait aimée et servie, ayant souffert de la part de français collaborateurs, et ayant épuisé ses forces en vain dans les recours et les tribunaux administratifs, il renonça à faire les démarches pour demander à nouveau la nationalité française qu'il avait obtenue dans l'armée, et choisit de rester « réfugié russe ». Par contre l'Allemagne le reconnut et l'indemnisait au titre des dommages de guerre. Ses biens spoliés ne furent jamais retrouvés. Ayant fait des recherches dans le Répertoire des Biens Spoliés sur le site internet du Ministère de la Culture et de la Communication, je n'y ai retrouvé aucune trace de ses tableaux d'avant-guerre. C'est avec l'indemnité allemande qu'il a pu nous emmener mon frère et moi à Moscou et à Leningrad en 1964, et qu'il a pu y retourner encore 4 fois en 1965, en 1969, en 1971, et en 1974.

J'ai voulu écrire cet hommage et cette courte biographie de mon père pour accomplir mon devoir envers sa mémoire, pour lui faire rendre un peu justice, pour qu'il soit connu et reconnu parmi les internés politiques de la France de Vichy, et je suis heureux que son nom puisse figurer quelque part dans ce mémorial de Rivesaltes, car c'est dans ce camp qu'il est resté le plus longtemps et qu'il a passé le quart de ses 21 mois de détention.

Ami visiteur qui lis ces lignes, et surtout si tu es jeune, n'oublies jamais tout ce que nos anciens ont donné et subi pour que nous soyons délivrés de la tyrannie et pour que nous soyons libres. Intéresses-toi aux faits d'Histoire qui ont touché ta famille. La mienne a été touchée par la Seconde guerre mondiale, une grande page d'histoire qu'il faut connaître, car une période semblable pourrait revenir. Quelle sera alors notre attitude ?

Ami visiteur, ne fais pas comme moi qui ai attendu 28 ans après la mort de mon père pour écrire son histoire. Heureusement qu'il avait laissé des documents qui, bien que disparates comme les pièces d'un puzzle, m'ont permis longtemps après sa mort de reconstituer en partie sa vie. Demandes à tes parents et à tes grands-parents de te raconter l'histoire de leur vie avant qu'il ne soit trop tard. Sinon tu le regretteras. Ne négliges pas leurs souvenirs, ils sont précieux. Réveille-les en les questionnant, et mets-les par écrit pour sauvegarder leur mémoire et pour en faire un patrimoine familial.

Un proverbe africain dit :

« *Un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle* ».

Docteur Jean-Igor Wolga

À Saint-Nazaire les Eymes (Isère), le 16 septembre 2015

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com